

## Elle et moi ?

Les lumières industrielles vibrent sur notre passage. Le ciel au loin se tait. Les étoiles scintillent, indiscrètes, voyeuses. Mes mains se sont réfugiées dans mes poches. Une fumée éphémère s'échappe de mes narines. L'obscurité avale le monde. Solitude. Nos perceptions s'affolent face au néant, nos pupilles s'élargissent jusqu'à engloutir toute autre couleur. Elle m'a rejoint. Je l'ai attendue après avoir atteint l'obscurité apaisante. Ses pas ne sont pas calqués sur les miens mais ses doigts qui se balancent près de moi hurlent leur envie. Je sortirais ma main, je toucherais la sienne. J'aimerais. Je n'arrive pas. Le doute m'a envahi alors que je l'avais cru évanoui. Je garde les yeux baissés. Le goudron noir ne l'est plus, affublé de cette horrible teinte superficielle. Je distingue les irrégularités. Tout. Partout. L'imperfection. L'humain. L'imperfection. La perfection de l'imperfection de ce moment, de cette torture, de cette tourmente qui m'emplit. L'incertitude ne s'effacera jamais. Elle me hantera toujours. Mon cœur soulève violement ma poitrine. Mes organes se rétractent. Ma bouche s'assèche et ma langue se fige. Je sors une main. L'autre. Celle qu'elle ne pourra pas toucher. Elle se balance, elle sent l'air pénétrant. Mes doigts s'écartent et tentent de saisir l'insaisissable. Ils se referment sur un vide effrayant. Mes phalanges blanchissent. Ma respiration s'accélère. J'ai pensé. J'ai pensé trop fort à l'impensable. A l'immoralité interdite, aux conventions, aux regards. L'air glacial affole mes poumons. Il me transperce. Je m'arrête. Elle se retourne, soucieuse. Mon cœur sursaute. Mes jambes veulent partir. Mon estomac est contracté par la pression. Une pression extérieure qui me comprime, m'assujettit. La pression d'une existence désirée mais impossible. Ma tête s'est redressée et je la fixe intensément. Je regarde ces traits, ces formes, cette silhouette que je connais si bien, même dans le noir le plus profond. Elle m'adresse un sourire interrogateur, mais patient. Je n'arrive pas à lui retourner autre chose qu'un calme apeuré. Elle n'est pas crédule mais elle se désintéresse gentiment. Je me souviens pour échapper à ce choix trop lourd. Pour repousser ce moment encore un peu. Juste un peu.

- *Un de perdu, dix de retrouvés.*
- *Arrête avec cette merde ! Ça suffit pas de déballer tes banalités ! J'en ai rien à foutre. C'est toujours plus facile quand...*

*Elle fond en sanglot. Le troupeau l'entoure. On se tait. On écoute ses pleurs glisser sur l'air froid, puis ricocher contre les bâtiments. Une légère brume sort de sa bouche. Elle monte vers le ciel et se dissipe progressivement. Lentement mais sûrement. La douleur, elle, s'imprime irréversiblement.*

*Goutte ébène sur la neige immaculée. Ma main s'affole près de mon nez crachant une lave de rubis. Je m'effondre. Les flocons sont projetés dans les airs. La neige retombe, légère et ouateuse. Les bruits environnants s'en voient presque entièrement étouffés. Je sonde l'atmosphère, blanche. Mes yeux vitreux, mais conscients, la fixe sans relâche, sans raison. Mon corps s'engourdit doucement. Je n'ai plus de doigts. Mes mains disparaissent. Je ne bouge toujours pas. La neige m'emprisonne dans son cercueil glacial. Une goutte d'eau s'immobilise au-dessus de ma pommette droite. Mes membres sont trop fatigués pour remuer. Statue de glace. Des flocons commencent soudain à tomber. Je sens de petits picotements sur ma peau. Je vois mes cils changer de couleur. J'ouvre la bouche, réflexe d'enfant de six ans émerveillé par un spectacle pourtant si banal. Les flocons grossissent et la cadence de leur chute accélère étonnement vite. Mon cœur s'affole. Surprise. Peur. Conscience, conscience de mon état léthargique. Je me redresse en moins d'une fraction de seconde. L'instinct. Une réaction, peut-être excessive. Ma tête tourne. J'entrouvre la bouche et respire profondément. Ma vision est troublée et les bruits s'éloignent. Je secoue la tête. Les mouches disparaissent. Je me retrouve. Je retrouve le monde. Normalité lassante, stress, insécurité, plaisir inespéré. Je sens alors chaque parcelle de mon corps plus intensément. La neige semble moins oppressante, juste présente. Je regarde la surface figée. Des courbes gracieuses et douces mais si froides, si inaccessibles.*

*Ses yeux rougis crient sa douleur inexprimée. Elle est gentille. Elle est triste. Son sourire est toujours magique, même avec cette pointe de tristesse. Ses yeux transparents. Ses cheveux si lisses. Une de ses canines voulant changer d'angle de vue sur le monde. Un bouton donnant l'alerte sur la partie supérieure de son front, rouge, frappant. Ses ongles rongés, surtout l'index droit et le pouce. Ses chaussures un peu trop usées, légèrement démodées. Elle est belle. Elle est simple. Elle essaie de sourire. Sa grimace trahit une sincérité faussée et une vérité dissimulée. J'aimerais lui arracher ce masque. J'aimerais la secouer, la frapper, crier, hurler. J'aimerais que son sourire et ses yeux s'illuminent à nouveau simultanément. J'aimerais qu'elle recommence à me lancer ces regards si profonds. Je la scrute du coin de*

*l'œil, je me détourne aussitôt. Les regards sont perçants, ignorants et pourtant si avides de toute information. Ils transpercent tout ce qu'ils trouvent, ils les réduisent en tas difformes. Destruction brute. Désintégration de toute personnalité. Le néant. La dictature camouflée. La dictature du regard. Je prends mon stylo, mais je n'écris pas. Je le tourne dans mes mains sans savoir quoi en faire. Je perds tous mes repères. Ce qui me paraissait évident ne l'est plus. Ce que j'ai toujours fait, je ne sais plus le faire. La sécurité est beaucoup trop rassurante. Agréable parfois, pas toujours. Trop étouffante. J'aime les mers. Je n'aime pas les étangs. Mon stylo a été remplacé par un crayon qui se brise soudain sous la pression de la frustration. Les éclats s'éparpillent dans mon monde. Ils volent un peu plus loin. Ils atteignent des recoins ignorés, ces recoins inexplorés. Je lâche tout. Je croise les bras et je centre mon attention sur la chose qui se meut devant moi en agitant les lèvres et les bras.*

*Je prends mon pouls, lent pour l'instant. Non, il accélère à cette simple constatation. Je me punis en serrant mes mâchoires l'une contre l'autre avec toute la force qui m'habite. La force que je contiens, que je m'efforce de ne pas sentir. Cette honte, cet effarement, cette impuissance, cette haine, cette haine de moi-même. Je me dirige vers sa table, sans y penser, sans y réfléchir. Surtout pas. Je m'assieds, sans y penser non plus. Une tablée bruyante. Une pièce bruyante, pleine de mots insensés, inutiles face à l'inexprimable. Des gens bruyants. Le sens glisse sur les plumes imperméables, sur les armures. L'amertume de ces mots imprononçables s'insinue silencieusement sur ma langue et emplit ma bouche. Ma bouche reste close, mes lèvres se collent l'une à l'autre. Je me tais. J'attends, j'espère, j'imagine, j'oublie, j'use le temps disponible. Elle est pourtant si proche. Mais si lointaine. Je reste quelques secondes immobile. Je me lève. Je me détourne. Je jette un dernier regard en arrière. Je soupire. Ma poitrine est emplie de chagrin. Je cligne des yeux. Mes yeux restent fermés, mes mains ballantes. Une dernière image utopique, puis je m'enfonce dans la réalité de cette scène, de ma vie. Une telle banalité. Une telle médiocrité.*

*Elle s'est évaporée sous mon regard apeuré. J'aimerais reconstituer son image, son visage est si flou. Je le connaissais si bien pourtant... Brume légère troublant ma vision. Visage fantomatique, morbide. Je m'affole de cette absence présente et insupportable, de cette silhouette mystérieuse. Reproches d'avoir oublié si vite. Seul le nuage odorant d'agrumes frais et sucrés m'enivre toujours, la rappelant près de moi.*

*Je me réfugie dans un autre ailleurs. Je n'ai plus peur. Les pleurs ont fuit mon cœur. Le malheur m'effleure, sans m'atteindre. Je saisis une main. J'éprouve enfin cette rassurante fadeur piquante. Je souris en levant les yeux au ciel. Je ne sens rien. J'essaie. Je m'imprègne de ce goût ignoble et calmant, de ces caresses prétendument douces. Tous ces regards inexistants. Tranquillité. Norme. Je bouge mon bassin et cherche cette sensation qui tarde tant à se manifester. Un verre, deux verres, trois, quatre. Enfin, je perçois cette décharge tant attendue. Elle se dissipe, volatile. Je me laisse aller au rythme de la musique. Elle transperce mes tympanes, m'agresse, me viole. Ses mains qui m'explorent... Cet être bouillant qui me fait face... Anesthésie générale. Mon esprit s'occupe avec l'éphémère sensation d'inexistence. Mon corps continue son balancement répétitif. Irrationalité inconcevable. Pourquoi tant d'absurdité pour paraître juste conforme ? Nos bassins se serrent l'un contre l'autre. Répétition. Ennui. Je vois ses yeux fixés au fond des miens. Ils me sondent. On me présente un visage rayonnant de fierté. Le triomphe de son ego n'est lié qu'à son ignorance, son ignorance de ma réelle identité. Je suis ce que je ne parais pas. Tromperie. Protection. Le cercle vicieux de la tranquillité m'envahit. Il me dévaste. Il me rappelle ma honte, mon secret, mon anormalité. Je recule. Le vertige me surprend. Connexion. Angoisse. Je réintègre mon enveloppe flottante. Je balbutie quelques mots. On me repousse. La foule m'opprime. J'étouffe. J'étouffe parmi tant de corps bouillonnants de vie et d'esprit désinhibés. Je tends la main. J'observe le visage qui me fait face. Son regard est fixe. Ses yeux me regardent m'effondrer sur le sol malgré ma main tendue dans sa direction. Mes doigts enserreront toujours le vide. On me regardera toujours tomber. Cette incompréhension. Ce soulagement de pouvoir fuir sans se retourner. Se désintéresser. Avoir peur, même plus que moi. Peur de découvrir qu'ils sont tout autant rongés que je ne le suis. D'être atteint.*

*Ma construction continue, elle s'élève toujours plus haut autour de mon minuscule être incapable. Un mur, épais, infranchissable. Pourtant cette brèche, fragile, minuscule subsiste.*

*La balle s'élanche dans les airs. Je la perds de vue. Le soleil m'éblouit. Elle le touche, elle ricoche. Mais elle est irréversiblement rappelée par l'attraction terrestre. Mes yeux se ferment doucement, paisiblement. Mes lèvres se tordent. Ma main se met en visière sur mon front. J'éternue. Le soleil. Mon T-shirt est humide. J'essuie mon front et je m'appuie sur mes genoux en attendant l'attaque du camp adverse. Une goutte de sueur perle sur mon nez et atterrit sur un brin d'herbe, le caressant délicatement lors sa chute. Elle s'introduit dans le*

*sol, elle se disperse puis se disloque complètement pour se séparer en milliers de petites entités dépendantes les unes des autres, chacune choisissant son propre chemin, aussi périlleux soit-il.*

*On se précipite sur moi. Je me retourne. Pas besoin d'une seconde de réflexion. Mes lèvres et les siennes s'emboîtent, nos corps se rapprochent, nos mains s'égarant. Les regards sont calmes. Quelques frissons courent sur mes bras. Je souris. Je ne sens rien. Je pense sentir. Je sens mal. Je ne sens pas ce qu'il faut sentir. Juste une brise s'introduisant par la fenêtre.*

*Les mots simples qu'on me demande de prononcer restent bloqués au fond de ma gorge. Je ne mens pas assez bien. Je réfléchis trop. Ma tête bourdonne de bruits inconnus, lointains. Des cris, un appel. Ma tempe droite se soulève au rythme de mon cœur qui tente de s'échapper. L'atmosphère est opaque. La pollution emplit l'atmosphère. La pluie refuse de purifier l'air. Elle préfère laisser la population souffrir de sa propre bêtise. Une torture nécessaire. La chaleur est insoutenable. La masse s'affaire tandis que je m'exclus sur ce banc rongé par les petits insectes pionniers mais invisibles. Mes bras sont étendus sur le dossier grouillant. Je ferme les yeux et profite de ces effleurements si doux, si intéressés, et si différents. Je ris doucement puis de plus en plus fort, jusqu'à ce que cela m'incommode. Je rappelle mes traits sérieux et tristes, plus appropriés à la situation. Pas un souffle de vent. C'est la tempête dans ma tête. Le message disait « c'est fini ». Rien de plus, rien de moins. Incompréhension, tristesse, euphorie passagère, réflexion, solitude, réflexion, euphorie passagère, tristesse, incompréhension.*

*Le quotidien m'inspire. Je revêts mon faux-semblant si convaincant. J'adhère pour un court instant. La situation actuelle ? Quels changements ? Aucun. Stagnation d'un univers en constant mouvement. Un marécage qui ne demande qu'à être asséché. La tourbe est maintenue dans les bas fonds, dans les tréfonds. Rejetée, reclue, refoulée, parce que pas assez noble. Le marécage ne cesse de s'emplier, submergeant toujours plus ce qui ne doit pas être révélé. Pollution. Soumission. Silence. Mort. Les couches s'empilent, les aveugles se multiplient inconsciemment. Les constructions instables croissent sur le sol boueux. Chaque petite secousse provoque une panique démesurée très vite réprimée par les plus convainçants. Si rassurants. On continue, le regard au loin. Avancer, juste avancer. L'obsession ençrée dans tous ces cerveaux impuissants. Regarder en haut, plus loin. La hauteur, le profit, l'inconnu, l'exploit convoités. La durabilité, la simplicité et le connu oubliés. Le sol n'est pas*

*négligeable et le lointain, ni suffisant, ni nécessaire. Pour éventuellement approcher l'horizon, il faudrait baisser les yeux. Le chemin est visible, le but est brumeux, flou, caché. Leur regard imaginera ce but si plaisant, si distrayant. Illusion. Ils tomberont. Obstacles. Piège. Pas après pas, l'horizon inatteignable peut se rapprocher, si on sait où regarder... Chacun survit à sa manière dans le chaos permanent. L'adaptation, une solution. A terrain mouvant, esprits mouvants. La souplesse résiste, la tolérance. Les roseaux ploient au bord de l'eau avec les bourrasques de vent. Leur tige se courbe gracieusement. Le sol constamment imbibé d'eau les nourrit. Il ne nourrira aucun mur, il les engloutira. Stabilité détruite par l'instabilité. Je soupire. Je regarde la table. Un petit sourire pointe discrètement sur mes lèvres. Je le camoufle immédiatement. Je reprends ma fourchette et la porte à ma bouche. Elle est vide.*

*On échange furtivement quelques regards. Je me prends par la main et me tire avec force. Je résiste un instant, un court instant. Juste le temps de réfléchir. Juste le temps d'avoir cru penser. Un pas, deux pas. Je me rapproche. Je souris. Mon double me tire toujours pour s'assurer que je ne renonce pas. J'avance encore de quelques mètres, puis je réitère mon petit manège réflexif, plus court que le précédent. Je garde mes yeux plantés dans les siens. J'ouvre la bouche. Je fais siffler l'air entre mes dents. Je presse ma langue contre mon palais. Je tiens mes coins de lèvre en l'air. Je mets mes mains dans mes poches pour me donner cet air détaché peu crédible. Ça se voit ! Je lève les sourcils à sa remarque. Je me décontracte face à cette lucidité inattendue. Je prends sa main pour l'entraîner sur la piste de danse. Nos lèvres ne tardent pas à se rencontrer. Cette douceur ne m'émeut pas plus qu'à l'accoutumée. Elle me plaît un peu. Pas beaucoup. Je ferme les yeux et laisse mon instinct prendre le dessus. Un instinct un peu maladroit, un peu perturbé, un peu enivré. Je recommence le jeu, le manège que j'ai mis en place dans ma tête afin de contrer cette autre personne qui m'habite. Cette conviction du mensonge de mes désirs profonds m'aide considérablement. Ça doit être commun, ce plaisir légèrement amer. Ça doit être dicté, cette obligeance de bien-être apparent et permanent. Malgré tout, je reste à ses côtés, jour après jour sans me poser de questions. En éprouvant cette jouissance vitale, que je voudrais sincère mais qui n'est que masque. Le démon qui m'habite, ne veut pourtant pas me quitter. Je désespère, je m'enfonce dans une routine ennuyeuse et m'emplissant toujours plus de questions sans réponses et d'interrogations malsaines.*

*Une chevelure. Des reflets dorés détonnant sur le paysage de feuillus multicolores. Le vent les ébouriffe, il joue. Une mélodie imperceptible me parvient. Ma bouche s'ouvre, mes narines s'écartent, avides. Les effluves entêtants m'entourent. Je garde les yeux fixés sur cette soudaine apparition. Cette apparition dont je n'espérais plus rien. Sa silhouette immobile semble pourtant danser sensuellement. Sa chemise laisse entrevoir sa poitrine aux formes si douces. Ses mains parlent au vent et m'apporte une nouvelle bouffée de parfum caractéristique. Ses traits sont relâchés, sa peau scintillante. Mon cœur est soulagé. Mes poumons se dilatent, tandis que mon estomac se contracte sur la nourriture que je viens d'avalier. J'avais oublié cette présence si rassurante. Je ressens soudain ce manque que j'ai tant voulu taire. Un cri déchirant, un cri quotidien que j'avais assourdi, un cri libéré dans ma poitrine, un cri étouffé par ma bouche. Elle adresse un petit signe de la main à ses amies et se détourne. Elle s'éloigne. Mon dos s'allonge pour apercevoir son ombre couler sur le sol rugueux.*

- *Qu'est-c'tu r'garde ?*

- *Rien, rien.*

*Rien, rien. Elle. Ma tête tourne lorsque je m'assieds. Mes idées s'embrouillent. Une main se pose sur la mienne. Je sursaute. Je redescends sur terre. Mon ange s'est évaporé. Je tremble. On me regarde. Un regard amoureux, d'autres inquiets. Je les rassure. C'est vraiment rien. Je pose mes lèvres sur les siennes, rapidement, furtivement. Le mur n'est plus qu'un tas d'éboulis. La brèche a cédé si facilement.*

*Elle est assise, sereine, seule dans le coin tout au fond de la salle. Je m'approche gentiment d'elle tout en gardant une certaine distance. Ses yeux auscultent sa feuille vierge. Je l'appelle. Elle se redresse, surprise. Une secousse se propage le long de ma colonne vertébrale.*

- *Tu as froid ?*

- *Un peu. T'as réservé la place pour qui ?*

- *Mais pour toi...*

*Je m'assieds sans rien ajouter. Je suis rouge. Mon visage s'enflamme. Je regarde l'agitation extérieure. Le soleil filtre et emplit la classe de sa lumière perçante. Je garde la tête tournée. J'essaie de trouver une source de fraîcheur, sans succès. Elle n'a pas changé d'objet d'observation. Moi. Je sens son regard sur mon épaule et j'en rougis un peu plus. Sa bouche s'agite et je perçois à nouveau l'odeur mentholée de son dentifrice.*

- *Y fait beau... C'est vraiment magnifique ce paysage...*

*La cour est entourée de bâtiments gris clair. Le parterre est bétonné. J'aperçois un petit arbrisseau sec. Le ciel est bleu-gris. Les poubelles noires encerclent le préau. Quelques papiers s'amuse dans le vent. Quelle horreur !*

*Une larme sur sa joue. Ses cheveux emmêlés. J'encadre son visage bouillant avec mes deux mains, fermement mais affectueusement. Ses yeux détremés fixent les miens. Ses lèvres tremblent. Elle réprime un sanglot. Je lis sa tristesse dans son regard vitreux. Si douce, si innocente, si meurtrie. Mon pouce réceptionne une des gouttes salées qui inondent sa peau. Un nouveau soubresaut secoue sa poitrine. Je ne la quitte pas des yeux. Son haleine hérissé ma peau. Je tremble avec elle. Mes mains l'attirent contre moi. Je pose sa tête sur mon épaule. Elle saisit mon T-shirt et enfonce ses ongles dans le tissu qui se déforme. L'eau coule. Je ne sens pas l'humidité envahir mon épaule. Je sens ses cheveux s'égarer sur mon visage, ses mains dans mon dos, son odeur, sa poitrine, ses hanches bombées. Une main appuie sur la courbe gracieuse de ses fesses, l'autre sur sa tête. Mon nez dans son cou. Ma joue contre la sienne. Je sens son cœur cogner contre moi, en moi, avec moi. Mon souffle ralentit, ses sanglots s'espacent. Je la berce. Le silence nous enveloppe. L'air nous entoure. Bulle de savon. Je ferme les yeux. Tendrement, elle pose ses lèvres sur ma joue. La bulle éclate. Mes mains se desserre et la libère. Elle ne bouge pas. Mes mains la fuient. Je ne suis pas coupable. J'ai perdu la raison. Je la repousse. J'étais trop bien.*

*Je contemple avec un frisson réprimé ces deux mains enlacées. Des doigts qui crient une réalité insupportable, un mensonge. Deux femmes-allumettes en manque d'affection. Leurs gestes se veulent légers, rapides, insensés. Regards attirés. Un bruit sourd résonne. Le marteau a enfoncé le clou profondément. Jugement défini. Quelques échardes flottent dans les airs, fines mais si agressives. Un cri intérieur, vibration propagée dans ce corps sec, agonisant. Le doigt est bleu, meurtri par l'instrument malveillant, cette masse. Les doigts s'agitent sans faire bouger autre chose que le vide omniprésent. On regarde. On discute tout bas. Le marteau est tombé à terre, il est abandonné, il fait trop mal, on ne veut plus y toucher. Malgré la tentation, les insinuations, même injustifiées, demeurent trop dures à affronter.*

- *Hey mes ptites gouines ! On y va ?*



*Les deux mains se sont déliées. Les corps s'éloignent sans un regard. Les bouches expliquent en riant. Ce rire grinçant, hypocrisie rebutante, mensonge honteux. Tranquillité.*

*- Non, t'inquiète. On aime les mecs bien virils. Comme toi, quoi !*

*Des sourires, des jeux, des bousculades amicales. Un doute caché. Les mains se posent sur le torse du bellâtre moqueur. Flatté, il saisit les deux filles par la taille et oublie instantanément la vision dérangement. L'ordre est rétabli rapidement sous mon regard omniscient. Je reste immobile. Mes pieds s'enfoncent sous terre. Mes convictions s'envolent. Ce monde, cette vie. Je ne comprends plus. Cet arbre que je voyais hier pourtant si distinctement se brouille. Est-ce un arbre ? Pourquoi pas un lampadaire ? Juste une image changeante, perturbante, lunatique. Image mensongère. Elle nous trahit chaque jour un peu plus en s'adaptant. Tout me glisse entre les doigts. Le néant me tend la main. Le sens se dilate, s'envole, s'efface. Peur, nausée, vertige. Je regarde ces fantômes menteurs s'éloigner. Je bous intérieurement. La rage coule dans mes veines. Poison mortel. Mes poings se serrent au niveau de mes hanches étroites. Ils se relâchent. Un parfum rassurant, rafraichissant s'est installé près de moi, à côté de moi. Silencieusement. Elle pose lentement son épaule contre mon bras. Je ferme les yeux. La sérénité se dissipe, remplacée par un dégoût. Dégoût de ce que je suis, de ce que je sens. Mes jambes m'ordonnent soudain de fuir. Je cours loin, le plus loin possible. Je ne veux pas. Pourtant, je voudrais tant.*

*Je joue avec mon doigt sur le bord du verre. Je caresse cette surface lisse. Un bruit léger, un tintement. Je punis ma main. Je m'assieds dessus. Je regarde la table, de loin. Les visages souriants. J'essaie de sourire. Je me sens si stupide. C'est si niais le bonheur. Je m'accoude à nouveau au bar et agrippe violemment mes cheveux. J'aimerais pourtant connaître la niaiserie. Elle est malheureusement réservée à d'autres. Je me retourne une seconde fois. Je l'aperçois. Elle exhibe une expression figée puis, se ravise en sentant mon regard. Elle ne me regarde pourtant pas. Elle ouvre la bouche. Je ne perçois pas la mélodie harmonieuse, dissoute dans le brouhaha. Mon oreille cherche sans succès les intonations si familières. Soudain, la musique. Je me concentre. Mon corps se rigidifie, mes sourcils se froncent. Ma main tient le bar pour me retenir d'avancer. Mon regard est trop insistant pour qu'elle ne reste indifférente. Elle plonge ses billes de pensées codées dans les miennes. Ses cils maquillés ne passent plus sur ses yeux. Je distingue les taches de son iris. La petite tache plus foncée, là, à droite. Elle a aussi entendu. Je ne vois rien, sauf elle. J'entends tout, sauf le*

*brouhaha. La musique résonne toujours plus fort dans nos oreilles, faisant sursauter notre sang au rythme des bases. Ensemble.*

*« ... I keep asking myself, wondering how*

*I keep closing my eyes*

*But I can't block you out*

*Wanna fly to a place where*

*It's just you and me*

*Nobody else so we can be free*

*All the things she said*

*All the things she said*

*Running through my head*

*Running through my head*

*All the things she said*

*All the things she said*

*This is not enough ... »*

*Ses lèvres remuent avec ces quatre derniers mots. Je me lève. Elle se lève. Je sors du bar. Elle marche vers la porte. Je ferme ma veste. Elle sent le vent sur ses jambes. Je ne me retourne pas. Elle est sur le palier. Elle tourne la tête dans ma direction. Elle reste figée un instant avant de laisser ses jambes la guider, plutôt que sa tête. Elle a choisi. Je marche sans hésitation. Elle accélère le pas. Je garde ma cadence souple. Ses hanches se balancent sensuellement. Je l'entends. J'entends ses pas. J'entends les claquements de ses talons. Je sens la vibration diffuse, et probablement imaginée, calquée sur mes propres pas.*

Je sens son ancien baiser toujours posé sur ma joue. Ses mains. Elle me regarde toujours, attendant que je parle. Je la remercie du regard. Je m'approche. J'ai quelqu'un d'autre. Un engagement. Une trahison si je cède à la tentation. Raison. J'oublie. Je me laisse guider par ce démon angélique que je regarde maintenant avec tendresse. Acceptation. Passion. Ma bouche est trop sèche pour pouvoir émettre quelque son que ce soit. Je la regarde. Elle ferme soudain les yeux. Elle sait. Elle entend mes yeux le lui crier. Je la contemple longuement. Elle ne s'affole même pas. L'attente ne la perturbe pas. Elle a confiance. Je m'approche encore un

peu, sans la toucher. Elle respire profondément. Je regarde l'air s'échapper de ses narines et caresser mon nez. Je suis si proche. Elle me sent. Je la sens. Ma main est prête à saisir la sienne. Obscurité nocturne protectrice. Aucun regard. Aucun jugement. Sécurité nécessaire. Je respire. Je respire. Je respire. Je sens chaque parcelle de mon corps. Mes lèvres s'approchent des siennes. Elle les entrouvre. Nos fumées se confondent pour n'en former plus qu'une qui monte, là haut, loin de tout. Je l'aime. Elle m'aime. L'air qui nous sépare glisse sur le côté. Nos peaux se frôlent. Je pose pudiquement mes mains sur elle. Elle m'enlace. Sensuellement, fougueusement, avidement, ardemment, fiévreusement, passionnément. Elle presse mes lèvres contre ses lèvres. Elle rapproche mon bassin de son bassin. Je me cambre. Ma poitrine s'écrase contre sa poitrine. Nos jambes s'emboîtent. Ma cuisse contre sa cuisse. Sa main qui frôle mes bas sans remonter ma jupe. Nos mains ne s'empressent pas. Des caresses si douces. Nos corps bouillonnants fusionnent. Mon nez s'enfonce dans sa peau. Elle découvre. Je goutte. Elle me serre. Je la dévore. Elle sent. Je ressens. Nos deux corps sont si proches. Je suffoque de plaisir. Je sens enfin ce qu'il fallait sentir. Tout le reste devient insignifiant, vide. Je respire plus fort. Une étreinte. Une exposition. Un aveu. Front contre front. Essoufflées. Yeux dans les yeux. Eternité. Je m'écarte. Je reste agrippée à elle. Ma joue est marquée par le noir de mes cils. Une goutte s'écrase sur la surface lisse de sa joue. Elle dégringole au ralenti, elle s'étale, elle perd toute sa contenance. Une éclaboussure mouille sa poitrine. Elle serre mes mains encore un peu plus fort. Elle me fixe. Sa silhouette droite reste plantée devant moi. Ses mains ne quittent toujours pas les miennes. Contradiction. Flottement. Décision. Abandon.